Document généré le 18 avr. 2024 22:53

Québec français

Discours de Samm
L'écriture comme impasse
Victor-Lévy Beaulieu, *Discours de Samm. Comédie*, VLB éditeur, Montréal, 1983, 247 p.

Gilles Dorion

Numéro 53, mars 1984

URI : https://id.erudit.org/iderudit/45976ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Dorion, G. (1984). Compte rendu de [*Discours de Samm* : l'écriture comme impasse / Victor-Lévy Beaulieu, *Discours de Samm. Comédie*, VLB éditeur, Montréal, 1983, 247 p.] *Québec français*, (53), 20–21.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

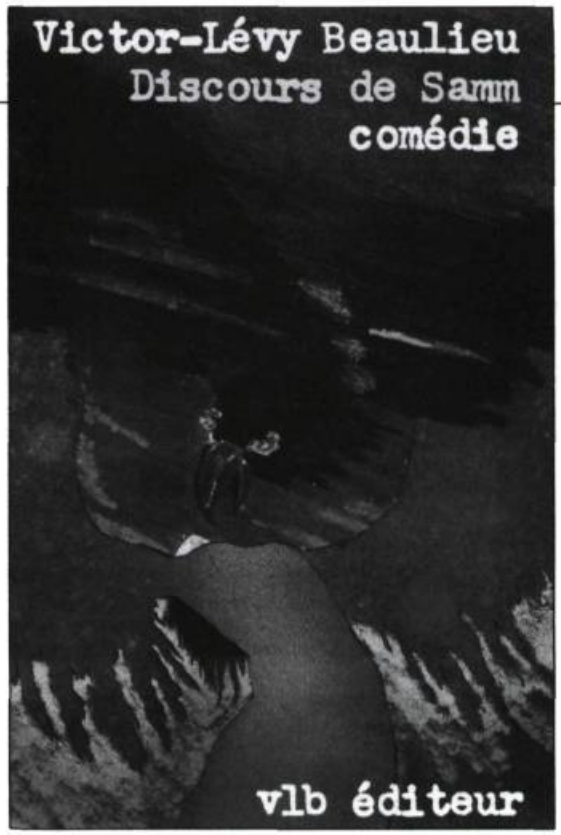
Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Discours de Samm

l'écriture comme impasse



C'est véritablement à une relecture attentive de l'ensemble de son œuvre romanesque que nous convie Victor-Lévy Beaulieu avec cette addition, — anticipée, — à ses « Voyageries » intitulée *Discours de Samm. Comédie* [1], qui en constitue en même temps une somme et une synthèse. On y retrouve en effet plusieurs personnages de « la Vraie Saga des Beauchemin » et des « Voyageries », ceux qui, en définitive, fondent et justifient le projet du romancier.

Un procès d'identification

Tout nous prend dans ce « discours » de la jeune Amérindienne qui lit au fur et à mesure par-dessus l'épaule d'Abel Beauchemin ce qu'il écrit de l'histoire de leur rencontre à l'hôpital et de ses suites. Encore une fois nous assistons à la lutte inégale que livre l'écrivain (le fictif et le réel) coïncé entre l'écriture et la vie, entre les mots et l'amour. L'écrivain, ici, c'est à la fois l'auteur réel, Beaulieu, mais aussi son double, fictif, le romancier Abel. L'écrivain se démasque ou, mieux, se livre sans masque, mais, reprenant en épigraphe les mots de Kenneth Patchen, il avoue : « J'ai oublié mon masque, et mon visage était dedans. » Rarement, depuis la première œuvre de fiction de Beaulieu, avons-nous suivi un pareil procès d'identification. Rarement avons-nous senti avec une telle acuité la condition dérisoire et pitoyable de l'homme et de l'écrivain, si ce n'est dans *Race de monde* et dans *Don Quichotte de la démanche*. On croirait presque entendre un cri de détresse proféré au fond du souterrain ou dans la chambre mauve. Quelqu'un entendra-t-il cet appel au secours ou faudra-t-il que le romancier (fictif...) se suicide comme Virginia Woolf, — dont le souvenir hante l'écrivain, — ou comme Leonard, l'amant de Samm, qui n'a pu assumer sa vie, son amour ? « Je ne peux pas échapper à ce que je suis, parce que si cela arrivait, je ne serais plus rien », affirme Abel à sa femme Judith (p. 65). Mais celle-ci, incapable ou peu désireuse de comprendre « ce qui se passe de ce bord-ci des choses » (p. 64), c'est-à-dire de l'écrivain, amène, elle aussi, son mariage vers un cul-de-sac. Cette compréhension refusée, cette obligation viscérale de réaliser l'écriture, ces difficiles rapports entre les êtres trahissent la misérable vulnérabilité humaine et le besoin fondamental de sécurité des hommes et des femmes.

Le triomphe du corps

Quatre couples de relations s'instaurent entre les personnages : le plus important, celui sur lequel est fondée toute la « comédie », réunit Samm et Abel ; les autres lient Samm et « la grande actrice rousse », Samm et Leonard, Abel et Judith. Chacun éprouve un incoercible besoin de l'autre mais n'arrive pas à établir correctement la communication. Samm, fille de Samm, incestueuse jusqu'à un certain point, — elle aimait « bien dormir nue, fascinée par le contact de la peau » (p. 13) de son père, — éprouve depuis son enfance « la peur du corps des hommes » (p. 37). Elle rompt avec Abel, qui l'a forcée dans son sommeil. Celui-ci ne peut rétablir le contact avec sa femme lasse de le voir enfermé dans son monde et qui donne son corps à d'autres hommes. La relation qui rapproche Samm et « la grande actrice rousse », pour amicale qu'elle soit, rend possible le rêve de l'Amérindienne de devenir comédienne. Leonard, de son côté, met fin à ses jours, car il sent que Samm lui a échappé. Abel, enfin, ne peut que constater « ce qui est irrécupérable » : « Alors c'est la fin et c'est terrible parce que c'est encore le corps qui a gagné » (p. 246-247). Ce pénible constat, exprimé avec un accent de sincérité déchirant, traduit la tristesse sans bornes et le désespoir d'un homme « prisonnier d'une souffrance bien trop grande » (p. 35). L'écrivain ne réussira-t-il jamais à se réaliser, en même temps qu'à accomplir son destin d'homme, soit de mari et de père ? « Nous, nous ne sommes encore nulle part, sinon dans la tragédie quand elle ne sait pas encore se reconnaître comme comédie » (p. 232).

[1] Victor-Lévy BEAULIEU. VLB éditeur, Montréal, 1983, 247 p. (14,95 $).

Une mise en scène efficace dans un décor familier

Il importe encore de souligner, dans cette «comédie», la simplicité de la mise en scène, qui acquiert ainsi une efficacité remarquable. La matière romanesque est répartie en seize chapitres, dont huit commencent par «... elle dit:», huit, par «... il écrit:». Ce procédé de «réplique» devient un relais du «je» car, dans chacun des «discours» (oral et écrit), s'exprime un focalisateur sujet non délégué, parlant en son nom, selon son point de vue. Le procédé est singulièrement ingénieux puisque l'histoire s'enchaîne naturellement sans chevauchements ni répétitions, mais dans l'alternance des perspectives, selon un mouvement pendulaire. De même, à l'intérieur des dialogues, le va-et-vient des répliques est marqué le plus souvent tout simplement par «je dis:», «il [ou elle] dit:», un peu comme dans la structure des scènes dialoguées de *l'Iliade* ou de *l'Odyssée*, ou bien des dialogues de Platon. La «comédie», avec ses personnages aux traits nettement accusés, se déroule dans des lieux qui nous ont été rendus familiers par les autres romans de VLB: l'hôpital, Montréal-Nord et la rivière des Prairies, la ferme de la Mattawinie et sa chambre mauve où il se retrouve «dans la magie des mots», (p.59), le «souterrain» de sa maison-chalet, Trois-Pistoles, Saint-Jean-de-Dieu et la Boisbouscache... et même la petite baleine suspendue par un fil à sa lampe, comme un mobile, inspiratrice des «Voyageries» et qui les accompagne graphiquement.

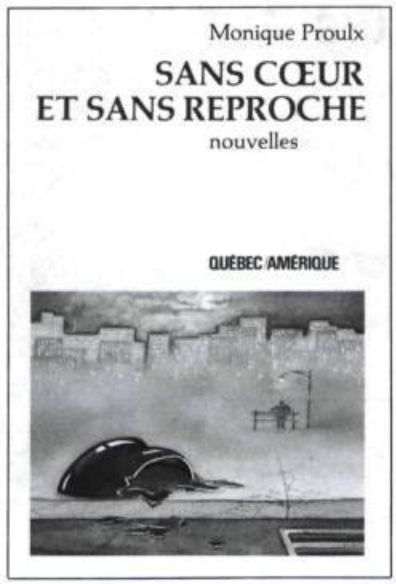
S'il fallait reprocher quelque chose au romancier, ce serait de nous laisser croire que l'écriture conduit à une impasse, surtout si l'on contemple l'image finale de Leonard pendu par sa ceinture dans l'appartement de Samm. Le corps aurait-il encore raison de l'esprit? Le désespoir de Beaulieu-Beauchemin, traversé par des «images de noire folie» (p. 25), par des rêves de mort et de mutilation, par le fréquent rappel du corbeau surplombant le casque du père Samm, ne peut-il trouver une issue? La «fièvre schizoïde» (p. 60) de l'écrivain doit-elle nécessairement déboucher sur la mort?

Gilles DORION

SANS CŒUR ET SANS REPROCHE

de

Monique Proulx



248 p. 14,95 $

UNE CRITIQUE UNANIME

«Un premier livre absolument remarquable! *Sans cœur et sans reproche*... se lit avec un plaisir extraordinaire et, chose rare, avec un plaisir qui respecte la sensibilité et l'intelligence des lecteurs... Monique Proulx écrit avec une efficacité remarquable: ses nouvelles sont parfaitement structurées, et son style est tour à tour pétillant d'intelligence et d'humour ou teinté d'une tendresse communicative... Bref, je ne connais pas beaucoup de gens qui seraient capables de résister à la force enveloppante de ce livre...»

Livre d'Ici, Yves Taschereau

*

«Monique Proulx: crue, drôle, émouvante...»

«... Monique Proulx a le don d'incarner ses idées et ses sentiments; ses personnages sont vivants, près de nous et alternativement plus grands et plus petits que nous. Elle connaît l'homme autant que la femme, le vieillard autant que l'adolescent. Les situations ne sont pas exceptionnelles, mais elle va les rendre uniques et universelles. C'est comme si on y était, et en même temps on garde un certain recul, celui de la lucidité. C'est parfait.»

«... Ce livre est à lire. Il est à lire parce qu'il est bien écrit, avec une ferveur qui ne trompe pas sur la sincérité et l'intelligence de son auteure, dans un style jeune et alerte mais qui n'exclut pas la gravité et une maturité certaine... Vous verrez: c'est nous tout crachés, Benoît et Françoise, qui ont leurs riches heures et leurs déprimes, ni transcendantes ni banales...»

Le Devoir, François Hébert

*

«... on marchera à fond dans ce livre riche d'inspiration et de forme...»

«Un recueil de nouvelles exceptionnel...»

La Presse, Réginald Martel

*

«... En 240 pages et quinze nouvelles, elle en arrive aux mêmes conclusions que Balzac, Shakespeare ou Faulkner. La vie est un conte qui ne rime à rien, plein de bruit et de fureur.»

Le Droit, Claire De Lamirande

L'AUTEURE. Lauréate du prix Adrienne-Choquette 1983. Née à Québec en 1952, attrape le virus de l'écriture à six ans en radotant babebibobu, joue amplement au bolo et à la corde à danser, moisit un peu à l'université, tâte quelque temps de la job rémunératrice et triste avant de se consacrer définitivement à l'écriture. Auteure de textes dramatiques pour la radio et la télévision, de deux téléthéâtres diffusés aux *Beaux Dimanches* de Radio-Canada, d'une pièce de théâtre jouée à Québec et à Rivière-du-Loup (*Vie et mort des souris vertes*), de scénarios de fiction pour le cinéma.

VIENT DE PARAÎTRE AUX **ÉDITIONS QUÉBEC/AMÉRIQUE**